

meil... Mon Dieu ! si je pouvais dormir une heure... rien qu'une heure !

Le capitaine et le hussard se consultèrent du regard.

—S'il s'endort, murmura Felipone, nous ne pourrions plus le réveiller et le remettre en selle.

—Eh bien, répondit le courageux Bastien se penchant à l'oreille du capitaine, je l'emporterai tout endormi. Je suis fort, moi, et pour sauver mon colonel.....ah ! je deviendrais un Hercule.

Le capitaine, la tête penchée en arrière, semblait écouter des bruits lointains :

—Les Russes sont à plus de trois lieues, dit-il enfin, la nuit approche, et ils camperont bien certainement avant d'arriver jusqu'à nous. Puisque le colonel veut dormir, laissons-le dormir; nous veillerons, nous.

Le colonel entendit ces derniers mots, et il tendit la main à l'Italien.

—Merci, Felipone, dit-il, merci, ami ; tu es bon et courageux, toi, tu ne te laisses pas abattre par ce gredin de vent du nord. Oh ! le froid !

Et le colonel prononçait ces derniers mots avec l'accent de la terreur.

—Mais je ne suis point blessé, moi, répondit l'Italien, et il est tout simple que je souffre moins.

—Ami, reprit le colonel, tandis que le hussard jetait dans le brasier tout ce qu'il trouvait de broussailles et de branches mortes autour de lui, j'ai trente cinq ans. Soldat à seize ans, j'étais colonel à trente ; c'est te dire que j'ai été brave et patient. Eh bien, mon énergie, mon courage, tout, jusqu'à l'indifférence avec laquelle j'acceptais les privations sans nombre de notre noble et dur métier, tout vient échouer contre cet ennemi mortel qu'on appelle le Nord. J'ai froid !.....Comprends-tu ?

—En Italie, j'ai passé treize heures sur un champ de bataille sous un monceau de cadavres, la tête dans le sang, les pieds dans la boue.

—En Espagne, au siège de Saragosse, je suis monté à l'assaut avec deux balles dans la poitrine ; à Wagram, je suis resté à cheval jusqu'au soir, la cuisse traversée d'un coup de baïonnette. Eh bien, aujourd'hui, je ne suis plus qu'un corps sans âme, un homme à moitié mort.....un lâche qui fuit un ennemi qu'il méprise ! les Cosaques ! Et tout cela parce que j'ai froid !.....

—Armand.....Armand, courage ! dit le capitaine nous ne serons pas toujours en Russie... nous regagnerons des climats moins durs.....nous reverrons le soleil..... et les lions sortiront alors de leur torpeur.

Le colonel Armand de Kergaz, c'était son nom, hochait tristement la tête.

—Non, dit-il, je ne reverrai ni le soleil, ni la France.....Encore quelques heures de cet horrible froid, et je suis mort !

—Armand !...

—Mon colonel !...

Exclamèrent en même temps le capitaine et le hussard.

—Je meurs de froid, murmura le colonel avec un sourire navré, de froid et de sommeil.

Et comme sa tête s'inclinait sur sa poitrine, et que cette torpeur invincible qui coûta la vie à tant de nobles cœurs, dans cette lamentable retraite de Rus-

sie, commençait à s'emparer de lui, le colonel fit un suprême effort, rejeta vivement la tête en arrière et dit :

—Non, non, je ne peux pas dormir encore ; il faut que je songe à ceux qui sont là-bas.

Et son regard était tourné vers l'horizon, dans la direction de la France.

—Amis, continua-t-il en s'adressant à la fois au soldat fidèle et dévoué et au capitaine, vous me survivrez tous deux, sans doute, et vous garderez mon souvenir. Eh bien, écoutez, je vous confie ma volonté dernière, je vous recommande ma femme et mon enfant.

Il tendit de nouveau la main au capitaine Felipone, et poursuivit :

—J'ai laissé là-bas, dans notre France aimée, une femme de dix-neuf ans et un enfant qui venait de naître. Bientôt, peut-être, la femme sera veuve et l'enfant orphelin.

—Armand ! Armand ! dit le capitaine ne parle donc point ainsi ; tu vivras !

—Oh ! je voudrais vivre ! murmura-t-il ; vivre, et les revoir tous deux !.....

L'œil du colonel étincelait, tandis qu'il parlait ainsi, d'espérance et d'ardent amour.

—Mais, reprit-il avec un triste sourire, je puis mourir, aussi..... et la veuve et l'orphelin ont besoin de protecteurs.

—Ah ! colonel, s'écria Bastien, vous savez bien que s'il vous arrivait malheur, votre hussard donnerait sa vie seconde à seconde, et son sang jusqu'à la dernière goutte pour votre femme et votre enfant.

—Merci ! dit le colonel ; je compte sur toi. Puis il regarda l'Italien.

—Et toi, dit-il, toi, mon vieux camarade, mon ami, mon frère ?

Le capitaine tresseaillit, et un nuage passa sur son front. On eût dit que de lointains souvenirs venaient d'être évoqués chez lui par les dernières paroles du colonel.

—Tu viens de le dire, Armand, répondit-il ; ne suis-je pas ton vieux camarade, ton ami, ton frère ?

—Eh bien, si je meurs, reprit le colonel, tu seras l'appui de ma femme, le père de mon enfant.

Une vive rougeur monta, à ces mots, au visage du capitaine ; mais le colonel n'y prit garde, et il ajouta :

—Je sais que tu aimais Hélène, et tu sais bien aussi que nous la laissâmes libre de choisir entre nous deux. Plus heureux que toi, je fus l'élu de son cœur, et je te remercie d'avoir accepté ce sacrifice et d'être demeuré l'ami de celui qui fut ton rival...

Le capitaine avait les yeux baissés. Une pâleur mate venait de succéder à l'incarnat de son front, et si son interlocuteur eût eu tout son sang-froid et n'eût été dominé par ce mélange atroce de souffrances morales et de douleurs physiques, il eût compris qu'une lutte violente s'élevait dans le cœur de l'Italien torturé par un souvenir.

—Si je meurs, acheva le colonel, tu l'épouseras... Tiens...

En prononçant ce dernier mot, le colonel ouvrit son uniforme et tendit un pli cacheté à Felipone.

(La suite au prochain numéro.)